

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[CollectionBoite_007 | Onanisme. Perfectionnement de l'espèce. Police médicale allemande et anglaise.](#)[CollectionBoite_007-13-chem | Erreurs populaires. Médecine populaire. Item](#)[Arlette Farge, Les artisans malades de leur travail. \[Texte dédié par Arlette Farge\]](#)

Arlette Farge, Les artisans malades de leur travail. [Texte dédié par Arlette Farge]

Auteur : Foucault, Michel

Présentation de la fiche

Coteb007_f0482

SourceBoite_007-13-chem | Erreurs populaires. Médecine populaire.

LangueFrançais

TypeFicheLecture

Personnes citées[Farge, Arlette](#)

Références bibliographiques

- [\[anonyme ou collectif\] Annales : économies sociétés civilisations](#)
- [Farge, Les artisans malades de leur travail. In: Annales. Economies, sociétés, civilisations. 32^e année, N. 5, 1977. pp. 993-1006](#)

RelationNumérisation d'un manuscrit original consultable à la BnF, département des Manuscrits, cote NAF 28730

Références éditoriales

Éditeuréquipe FFL (projet ANR *Fiches de lecture de Michel Foucault*) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Droits

- Image : Avec l'autorisation des ayants droit de Michel Foucault. Tous droits réservés pour la réutilisation des images.
- Notice : équipe FFL ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Notice créée par [équipe FFL](#) Notice créée le 22/07/2020 Dernière modification le 23/04/2021

En cordial et
modeste hommage
Au. Faivre.

LES ARTISANS MALADES DE LEUR TRAVAIL

Un corps au travail est un corps qui se dépense et se fatigue, qui accomplit une suite routinière de gestes et de déplacements dans un lieu particulier. S'il s'agit d'artisans et d'ateliers au XVIII^e siècle, on devine aisément les conditions rudes, précaires et insécures dans lesquelles s'accomplit le travail. Malaises, blessures, maladies incurables font partie du paysage quotidien, aussi habituels que le sont les salaires insuffisants, les ateliers mal aérés et l'instabilité de l'emploi.

De ce sujet, les médecins du temps ont finalement relativement peu parlé. Par rapport à la masse de documents, encore peu exploitée, qui concerne épidémies, maladies des femmes, césariennes ou topographies médicales de tel ou tel village, les livres ou manuscrits s'attachant à décrire les maladies professionnelles restent rares. C'est cette rareté qui éveille, entre autres, l'esprit du chercheur. S'il y a trace d'un nouvel objet médical, il faut tenter d'en décoder les significations, de comprendre s'il s'agit de l'apparition d'une sensibilité nouvelle ou de nécessaire « intérêt à ». Il faut lire les documents en repérant au-dessous ou en deçà des mots les registres divers qui ont servi à fabriquer le texte. Reconnaître l'entrelacement constant de ces niveaux où, pour décrire puis pour conclure, l'auteur, qu'il soit médecin ou membre de l'élite éclairée (comme les inspecteurs de manufactures), utilise à la fois des sentiments humanitaires, une indignation profonde devant un trop-plein de malheur évident, un besoin de convaincre, de mêler hygiène, morale et santé et une soumission quasi naturelle devant l'ordre inévitable des choses, celui de l'homme pauvre au travail.

Si les documents ne sont pas innombrables, ils ne sont pas introuvables, loin de là. Tout le monde connaît l'existence du livre de l'Italien Bartolomeo Ramazzini : *Essai sur les maladies des artisans*. L'ouvrage paraît, pour la première fois, à Modène en 1700. Quelques années après il est traduit et publié en Allemagne. Et en 1713, il est réimprimé une nouvelle fois à Padoue. Une édition française paraît chez Moutard en 1777, bien tard dans le siècle¹.

Il semble que Ramazzini ait été un précurseur en la matière. Bien sûr, les médecins avaient déjà eu l'occasion d'observer quelques maladies particulières aux artisans. Fernel, par exemple, raconte qu'une sage-femme, pour avoir accouché à la maison une femme atteinte de maladie vénérienne, souffrit d'un



PRATIQUES ET DISCOURS MÉDICAUX

ulcère. Dans les recueils des différentes académies, on trouve quelques observations du même type. Ainsi, dans les Transactions philosophiques de la Société royale de Londres en 1665 peut-on relever une note concernant les mineurs de Fréjus.

En revanche, les auteurs qui ont traité de toutes les maladies des artisans, comme Hecquet² ou le D^r Buchan³ et quelques autres, n'ont jamais fait que reprendre les différentes classifications et notations de Bartolomeo Ramazzini : leurs publications doivent tout au travail et à la réflexion de cet Italien. Certains autres ont publié de façon plus novatrice sur des maladies de quelques classes particulières d'artisans, comme la colique des peintres ou les maladies des gens de mer, mais ils sont peu nombreux.

Au début du XIX^e siècle, le *Dictionnaire des sciences médicales* de Pankoucke traitera abondamment des maladies des artisans, soit dans un article qu'il leur consacre, soit en analysant un à un certains métiers⁴. Au mot « professions » l'auteur de la note terminera en disant qu'il faudra encore attendre un certain temps pour que soit fait un traité complet. Ceci confirme, s'il en était besoin, la nouveauté du sujet au cours du XVIII^e siècle.

Les archives manuscrites de la Société royale de médecine⁵ contiennent elles aussi assez peu de lettres ou de rapports médicaux sur ce problème. Sept documents ont pourtant retenu notre attention : ils sont tous datés de la fin du siècle. Colombot, médecin à Besançon, envoie à la Société, en 1780, un précis historique servant aux maladies. En quelques pages, il traite des bonnetiers et des horlogers⁶. La même année Beerenbrock, de Montpellier, fait une contribution⁷ rapide sur les maladies des doreurs, tandis que le médecin Chevandier, de la ville de Serres en Gapençois, écrit un très court mémoire sur les maladies de quelques artisans. Plus intéressants, parce que très détaillés, les quatre mémoires de Pajot des Charmes⁸ tranchent par la précision et l'abondance des notations. L'auteur est sous-inspecteur des manufactures, il n'est pas médecin. Ses travaux le feront cependant nommer correspondant de la Société. Son regard est celui d'une élite chargée du développement harmonieux des manufactures françaises à la fin d'un siècle où se décèle déjà une pré-industrialisation massive. C'est l'étude de ce regard que nous privilégierons ici. Deux démarches se complèteront pour appréhender le discours de Pajot des Charmes et, à travers lui, celui d'un monde dominant se penchant sur la couche laborieuse de son pays : en un premier moment, chercher à analyser comment lieu de travail et gestes professionnels, dont certains condamnent inévitablement à la blessure et à la maladie, sont décrits ; en un temps suivant, lire à travers les pleins et les creux du texte un ensemble sous-jacent d'idéologies et de sensibilités.

En quelque sorte, ne pas se limiter à exposer pour nous, hommes du XX^e siècle, les maladies professionnelles aperçues au XVIII^e, mais restituer, autant que faire se peut, la conscience des élites de la fin de l'Ancien Régime attentives à des couches laborieuses qu'ils savent indispensables, ne serait-ce qu'à leur propre richesse.

1. Un espace violent et mortifère : l'atelier

A l'époque, nul ne songe à nier l'importance et la nécessité des recherches liant travail et maladies. C'est un terrain nouveau, dont on se glorifie plutôt ;